



Hors-série n°1

Fanzine
Gratuit
100%
Blues

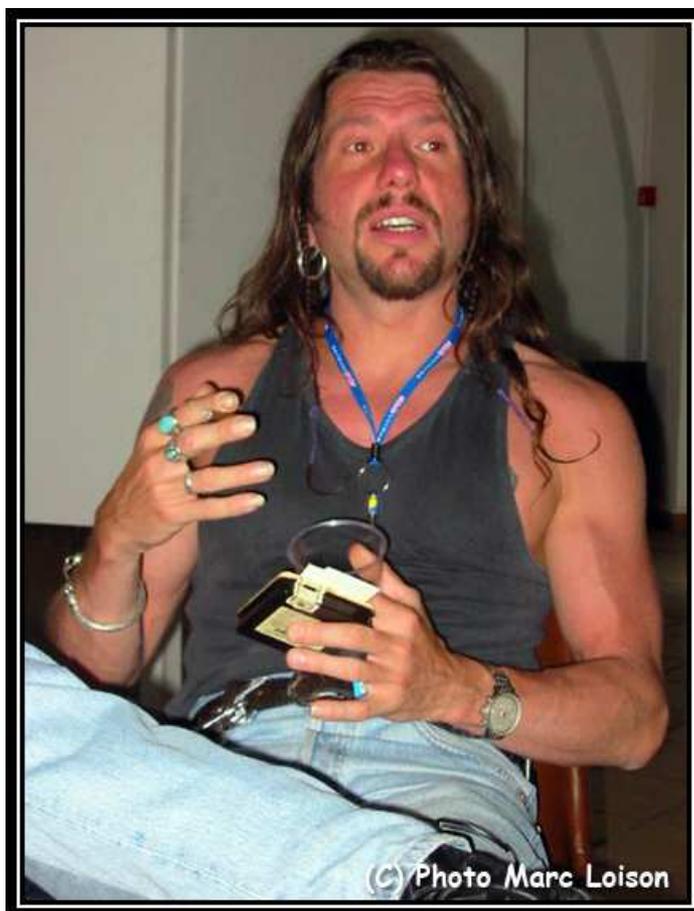
**Napoléon
Washington**
L'interview

www.myspace.com/bluesalive76

photo: (c) Guillermo Levrat

Interview Napoléon Washington

(Réalisée par téléphone le 23 janvier 2010 dans Sweet Home Chicago par Marc Loison)



Marc : Come Down Blues, c'est ainsi que démarre ce nouvel album de Napoleon Washington « Mud and Grace ». Disque de la semaine dernière sur Sweet Home Chicago. On en écouterait 3 extraits au cours de l'émission avec cerise sur le gâteau Napoleon Washington au téléphone en ce moment. Alors, ça va ???

NW : Oui, ça va

Marc : On ne t'entend pas trop mal, je te prends en live au téléphone. Tu es chez toi en Suisse ??

NW : Oui, c'est ça.

Marc : Entre 2 dates, où c'est assez calme en ce moment ?

NW : C'est assez calme en ce moment, c'est la période de sortie du CD et il n'y a pas encore trop de dates de verrouillées.

Marc : On va évoquer, pour les auditeurs qui ne te connaissent pas, ton parcours. Tu évoques dans ta biographie, un petit garçon de 8 ans qui joue avec une guitare en carton. Tu as une famille attentive à la musique ?

NW : Oui. Disons que c'est assez difficile de parler de début très concrètement car c'est quelque chose qui a toujours été en moi, une idée fixe, de faire de la musique et de faire ça toute ma vie. Alors effectivement, quand j'avais 8 ans je construisais des guitares en carton pour commencer à mettre en place ce fantasme. Je n'ai pas grandi dans un milieu où des gens pratiquaient un instrument autour de moi, mais j'ai eu la chance d'être dans un environnement où l'on m'a toujours fait comprendre que la musique était quelque chose d'important. J'ai eu l'immense chance de ne pas être dans un milieu où l'on me dise : « La musique ne sert à rien »

Marc : Un élément culturel, en quelque sorte ?

NW : Tout à fait.

Marc : La musique en général, ou déjà certains styles à l'époque ?

NW : La musique en général. Je n'ai pas le souvenir d'avoir écouté du blues étant gamin, ni de savoir que cela existait. Je me souviens que j'avais un 45 tours de la marche turque de Mozart que j'adorais et que je passais à longueur de journée.

Marc : Tes début en groupe, c'était très jeune je présume ?

NW : Oui, j'ai commencé par jouer de la batterie. Moi, je voulais jouer de la guitare, mais il y avait un poste de batteur à reprendre dans un groupe et j'ai fait mes débuts sur scène à 11 ans en jouant tant bien que mal de la batterie. J'ai commencé comme ça.

Marc : D'accord. Cela t'a fait fouler quelques scènes dans ton pays la Suisse, jusqu'à ta majorité, ou tes pas t'ont porté vers d'autres horizons ?

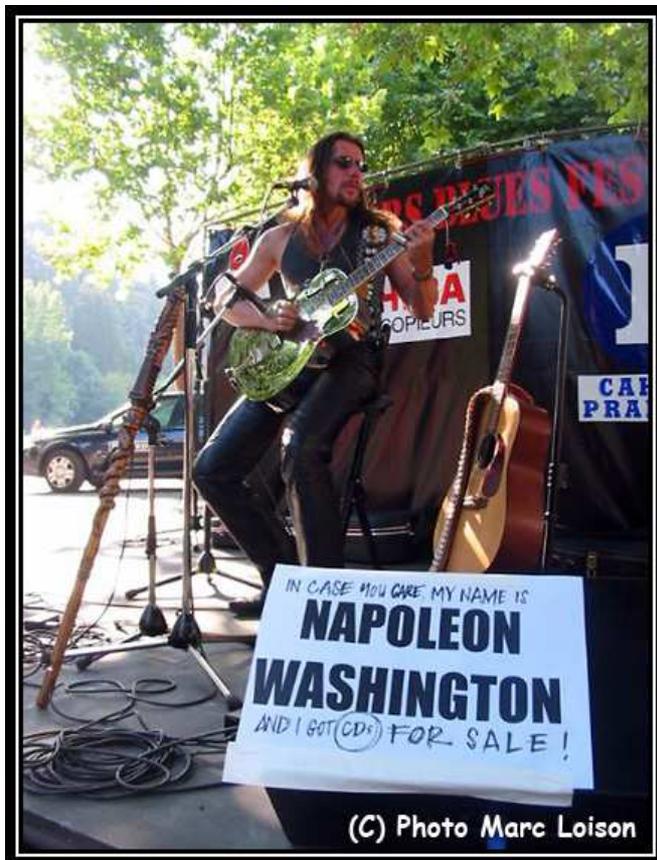
NW : J'ai fait mon apprentissage de la manière la plus standard du monde avec des répétitions dans des caves où on fait des concerts là où on peut en faire, et puis j'ai eu la chance quand je devais avoir une vingtaine d'années de remplacer en catastrophe quelqu'un dans un band New-yorkais. Cela s'est très bien passé et m'a permis de bien apprendre le métier. En dehors de ça, j'ai fait mes classes comme tout le monde en montant des petits bands, en changeant de formation, en essayant d'autres trucs... En apprenant de cette manière-là.

Marc : J'imagine que dans ces années où tu avais 18, 20 ans peut-être un peu plus, tu as du faire des rencontres déterminantes au point d'en influencer ta musique.

NW : Oui, je pense à l'équipe de New-yorkais qui m'a vraiment appris le métier par rapport à ça. Là, on peut parler d'une rencontre déterminante dans ce sens-là. J'ai appris qu'on était responsable d'une partie du public qui était devant soi quand on est dans un band, et qu'on était là pour leur donner quelque chose. Je me souviens me faire remettre les pendules à l'heure et me faire expliquer que tous les gens qui étaient dans la salle, ils avaient tous 99 chaînes de télé à la maison et que s'ils étaient là, c'est qu'il y avait une raison. Il fallait leur donner ce qu'ils étaient venu chercher en concert. J'ai énormément appris à ce moment-là. Musicalement, c'est vraiment un ensemble. J'ai pompé partout à chaque moment.

Marc : Napoléon Washington est une sorte d'éponge musicale. Pomper ça et là différents courant musicaux pour en faire ton propre style...

NW : C'est exactement ça. Faire l'éponge et faire cela tout le temps pour capturer plein de petites choses... Cela ne s'arrête jamais, il faut toujours être attentif...



Marc : Il y a quelques noms avec lesquels tu as croisé le chemin. Tu as fait partie des Crawling Kingsnakes pendant 8 ans. Tu as joué avec le frère de Brian Setzer, Gary Setzer, c'est ça ???

NW : Oui, c'est lui qui chantait dans ce groupe de New-yorkais, justement.

Marc : Avec Rock Bottom et lui c'est quelqu'un d'important. D'autres bluesmen en parlent avec beaucoup d'émotions car il nous a quitté à l'heure où ce n'était pas l'heure, en fait... Lui aussi, il t'a influencé dans ta façon d'appréhender le public ?

NW : Oui, c'était majeur de travailler avec lui. A l'époque où j'étais dans Crowling Kingsnakes, il se mettait une fois par an au service du groupe le temps d'une tournée européenne. En backing-band. Et moi, à l'époque où je me construisais des guitares en carton, c'est toujours ce que j'aurais voulu faire. Ce n'est pas vraiment être devant qui m'intéressait, et je l'ai toujours fait par défaut de me mettre devant et d'affronter le public comme « front-man ». J'ai toujours souhaité me mettre au service d'un band et apporter ma pierre à l'édifice. Avec Rock, c'était exactement ça. En reprenant le terme de l'éponge, c'est quelqu'un chez qui il y avait énormément à apprendre.

Marc : J'avais une question à propos de ton expérience avec The Five Blind Boys from the Parish que tu décris comme une création de ton batteur Raphael Pedroli (qui intervient d'ailleurs sur ton dernier album), *comme 3 musiciens qui prétendent être aveugles, échappés de l'hôpital de Bogalusa et qui déploient un arsenal humoristique qui n'a en fait que pour fonction de masquer une approche puriste d'un blues noir électrique et crasseux*. Est-ce que c'était pour faire rire les gens ou pour faire passer ta musique auprès d'un public tout neuf ?

NW : Il y a dans ce projet là, une volonté de réaliser notre projet d'ado qui était de monter un band de blues avec un répertoire de blues classiques et puristes. Et puis il y a effectivement un gag mais qui n'est pas si calculé que ça parce que c'est un projet qui fonctionne sur le principe du cheval de Troie. Si vous avez un band de blues noir et crasseux, on ne va pas vous ouvrir beaucoup de portes mais si vous mettez de l'humour et pas mal d'imbécillités autour de tout ça, les gens vont plus facilement vous ouvrir la porte à un truc qui derrière mine de rien, avec toute la retenue et la politesse qu'on peut y mettre, est vraiment un truc puriste. C'est d'une démarche comme ça dont on parle dans une interview, mais qui ne doit pas être apparente.

Marc : Une puis on en parle à postériori, mais ce n'est peut être plus ta démarche actuelle ?

NW : Je crois qu'il y a une fonction ce groupe des Five Blind Boys, c'est de faire de la scène car c'est un combo plus électrique et qui peut tourner dans divers lieux comme des petits clubs, ce qui me laisse à moi plus de liberté. C'est un peu mon « band de scène », et d'ailleurs en ce moment je fais d'avantage de concerts avec ce band là et quasiment plus avec mon travail à moi car je trouve que ce n'est pas forcément sur scène qu'il est le plus intéressant.

Marc : C'est une sorte d'équilibre en quelque sorte.

NW : Oui, c'est cela.

Marc : Plutôt que de te demander les bluesmen qui t'ont influencé et que tu cites sur ton site Internet, je voudrais te donner quelques noms de musiciens encore en activité et que tu me dises ce que tu ressens à leur évocation. Tu réagis à chaud, tu veux bien ???

NW : Allons-y.

Marc : Ry Cooder.

NW : Ry Cooder, j'ai toujours eu une petite retenue par rapport à lui, parce que je n'ai pas été convaincu du fait qu'il pompe le morceau de Blind Willie Johnson pour faire la B.O. de Paris Texas, qu'il gagne beaucoup d'argent avec ça et que Blind Willie Johnson ne gagne rien du tout. J'ai aussi le sentiment avec tout le respect que je peux avoir pour Ry Cooder que Buana Vista, ça a fait plus de tort à la salsa cubaine que de bien.

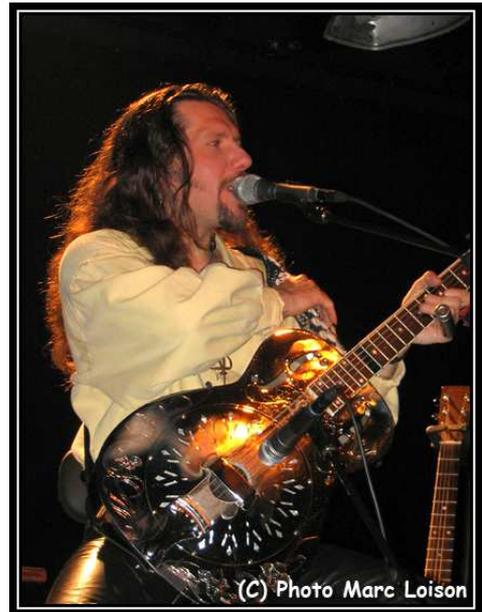
Marc : D'accord. Bob Brozman.

NW : Ah lui, c'est le seul type qui a un doctorat dans le slide. J'ai appris beaucoup en l'écoutant. J'ai appris aussi beaucoup en lisant le livre qu'il a écrit sur National, qui est passionnant. Je crois que c'est un type qui a une méditation sur cet instrument et il en a une approche très originale.

Marc : Parmi les autres sliders, Kelly Joe Phelps.

NW : Alors Phelps, je pense qu'il y a quelque chose de très intéressant chez lui, c'est qu'il vient du jazz, et même du free jazz, et tout d'un coup il se met à s'intéresser au blues. Et à mon avis cela en dit long à propos du fait que l'on a toujours tendance à penser que le blues, parce qu'il repose sur une économie de moyen absolu, c'est une musique simple et facile. Et typiquement par la démarche d'un type comme Phelps, on a la confirmation du contraire. Il vient du jazz et s'intéresse à quelque chose que l'on met parfois en dessous à tort. Il aborde ça d'une manière que je trouve très intéressante.

Marc : Est-ce que ce serait : « Qui peut le plus, peut le moins », mais ce n'est pas forcément donné à tout le monde, la preuve ???



NW : Oui, c'est ça et je pense que c'est plus facile de faire « le plus » que de faire « le moins ».

Marc : Rires. Je t'attendais au tournant là-dessus. Rires.
Clapton ???

NW : Clapton. J'aime bien Clapton, mais j'aime vraiment mieux la pizza.

Marc : Rires.

NW : C'est quelqu'un à qui on doit énormément, aussi c'est clair que j'ai du respect. Quand il n'y avait que le « blues boom » anglais pour faire bouger les choses, ils ont quand même contribué à ne pas faire oublier les bluesmen historiques. Dans l'état du paysage actuel, on leur doit beaucoup, mais maintenant c'est inécoutable. C'est tellement blanc....J'ai horreur de ça.

Marc : Par rapport à ce qu'il fait actuellement, tu entends.

NW : Ca me dépasse. Qu'est ce qu'il peut y avoir dans la tête d'un type qui refait un disque avec le répertoire de Robert Johnson ??? C'est surréaliste. Moi, je n'ai pas envie d'écouter Clapton jouer du Robert Johnson, j'ai envie d'écouter Robert Johnson.

Marc : Coco Robicheaux

NW : Ca c'est un personnage. Je me suis souvent posé la question de savoir qu'elle était la part de roman qu'il maîtrisait et la part du personnage qu'il est réellement. Je crois que c'est quelqu'un qui a créé un univers et moi, je suis sensible à ça. Faire de la musique c'est une chose, mais créer un univers c'est un bel acte. Ce type est vraiment là-dedans.

Marc : Est-ce que l'on pourrait dire la même chose d'un garçon comme Tom Waits ?

NW : Tom Waits c'est largement au-delà. C'est le prince. Tom Waits, il n'y a pas grand-chose au-dessus. On lui doit un truc, c'est d'avoir complètement dépassé la question du style. C'est-à-dire que plus personne ne demande quelle musique il fait. Il fait du Tom Waits, point final. Ce n'est pas le plus important d'avoir créé son propre style, mais c'est d'avoir annulé ces insupportables questions : Quel style faites-vous ? Quel genre de musique ? Comment vous la définissez ? Il a réussi à complètement effacer cette question, et ça c'est merveilleux.

Marc : Il y avait un album des années 80 qui s'appelait *Swordfishtrombone* qui a été détesté par certains et adulé par d'autres. C'est un résumé de ce qu'il était capable de faire, et dont il est toujours capable. Le grand public le connaît surtout pour *Blue Valentine*, mais il a fait beaucoup d'autres belles choses...
Chris Réa, pour terminer.

NW : Chris Réa, c'est intéressant car c'est un type qui a fait une espèce de pop très typée des années 80 et pourtant pour moi c'est le contraire de Clapton. C'est un anglais lui aussi, mais il a réussi à absorber ce qu'il y avait à absorber et après une digestion, il en a fait quelque chose de très personnel et intéressant. J'ai beaucoup plus de respect pour Chris Réa car il a réussi à faire quelque chose de personnel sans jamais nier qu'il avait pris ça, là ou cela se trouvait. Là, il y a de la légitimité.

Marc : Il y a un point commun entre Napoléon Washington et Chris Réa : c'est l'art graphique, la peinture. Chris Réa nous a gratifiés il y a 3 ou 4 ans d'un ouvrage avec ses tableaux, agrémentés de 9 albums et d'un DVD. C'est quelque chose de monumental. Tu t'intéresses aussi beaucoup aux arts graphiques, cela fait partie de ta formation de base.



(C) Photo Marc Loison

NW : Cela fait partie de ma formation, mais surtout à partir du moment où on se pose la question : *Qu'est ce que je fais ?* et que la réponse n'est pas : *Je fais de la musique* mais : *Je suis là pour ouvrir une petite fenêtre sur mon univers* alors tous les outils sont intéressants. Le visuel, c'est une dimension, l'audio c'en est une autre. C'est intéressant d'en explorer le maximum.

Marc : Le cinéma virtuel d'abord. *Qu'est ce que c'est ?* Car c'est quelque chose que tu peux proposer en concert.

NW : Oui, c'est simplement l'intégration de cette notion d'image dans l'ensemble d'un petit travail auquel je

consacre mon temps. On avait fait en 2005 ou 2006 un spectacle qui impliquait beaucoup d'images avec des projections à un moment où cela ne se faisait pas encore beaucoup. Et puis ce spectacle a été filmé avec des gros moyens, et à un moment la question s'était posée de publier un DVD de ce spectacle car il était visuellement très fort. Et moi, j'avais dit : *Non, je ne crois pas qu'on pourra vendre un DVD, foutons le sur le web, puisque c'est illusoire d'espérer le vendre, donnons le.*

C'étaient les prémices de ce qu'il s'est fait récemment, puisqu'on avait mis sur un site l'ensemble de ce spectacle qui était visible en cinéma virtuel.

Marc : C'était dans la version précédente du site web et il y a encore une petite fenêtre pour retrouver ça actuellement. Alors dans tes albums précédents il y avait en 2002 Hôtel Bravo, que tu avais entièrement enregistré sous un pont à New-York. Pour certains, cela peut paraître absurde, pour d'autres intéressant ou amusant. Qu'est ce qui a guidé ton choix d'enregistrer cet album sous ce pont à New-York ?

NW : Cet album là a effectivement été enregistré en pleine ville sous un pont mais ce n'était pas à New-York mais en Suisse. C'est le suivant qui a été enregistré à New-York.

Marc : Désolé, j'ai confondu.

NW : Celui-là, c'était le premier album de Washington et je m'étais aperçu que si j'avais annoncé à la planète entière que j'avais publié un album de blues acoustique, je n'allais même pas susciter un intérêt poli. Je me suis dit *il faut trouver quelque chose*. Il faut être modeste, mais il faut livrer le produit avec une certaine curiosité. C'est le moins qu'on puisse faire car le stock de curiosité d'un type comme moi au niveau du public est quasiment proche de zéro. C'est comme ça. Cela ne sert à rien de se lamenter. Il faut être conscient que vous n'allez pas susciter d'intérêt si vous êtes un parfait inconnu. Dès lors que les gens écoutaient, ils étaient très positifs, mais c'était très difficile de les faire écouter. L'idée c'était de dire : *J'ai enregistré un album de blues acoustique, « virgule », sous un pont, en pleine ville, dans le trafic*. Et là ça a fonctionné. Cela a créé une curiosité assez énorme pour l'objet et cela a permis de lancer l'histoire.

Marc : Adaptation au public, fatalisme ou réalisme par rapport à ce que tu penses que les gens attendent de ta démarche, générosité aussi, il faut bien le dire. Est-ce que c'est sous les mêmes auspices que sort l'album « Homegrown » qui a

demandé une plus grande gestation, avec sûrement des hésitations et des moments de doutes.

NW : Le doute, c'est l'outil de travail. C'est mon établi qui est fait de doutes et il n'y a pas plus de doutes pour cet album que pour les suivants. Simplement, je suis attentif à faire les choses au rythme où elles doivent se faire. La gestation peut être plus ou moins longue, mais ce n'est pas quelque chose que l'on peut vraiment décider. Cela s'est très bien passé et il y a eu tous les doutes nécessaires à aboutir à un projet que l'on puisse laisser partir et assumer totalement. Et puis il y avait dans ce deuxième album la volonté de ne pas tomber dans le rôle du type qui est le « revival » du blues acoustique des années 30. Comme cela avait très bien marché avec le premier album, j'avais commencé à sentir qu'on allait me parachuter dans ce rôle-là.

Marc : Dans ce concept-là, avec encore une étiquette de plus.

NW : Encore une étiquette et encore un carcan. Je trouvais que c'était épouvantablement prétentieux de se considérer comme la réincarnation de Johnson ou de Skip James. Il y avait une prudence par rapport à ça et une volonté de diriger l'ensemble vers quelque chose de plus contemporain.

Marc : Est-ce que c'est vraiment prétentieux que de vouloir se forger une identité, quitte à emprunter celle de ses aînés ???



NW : Je ne crois pas que l'on puisse se forger une identité. Moi, je n'ai jamais ressenti ça. Il y a peut être des gens qui y sont parvenus, mais une identité elle se forge d'elle-même. Si on est attentif à une certaine sincérité et une certaine justesse dans ce que l'on fait, eh bien le style va s'imposer de lui-même. Je n'ai jamais cherché à fabriquer ça.

Marc : Qu'est ce que l'on ressent à la naissance d'un album ?? Est-ce que c'est comparable à la procréation ??? Est-ce qu'une femme pourrait ressentir plus fortement ce genre de chose ???

NW : J'ai l'impression que c'est comparable, mais comme je n'ai enfanté que d'albums... Il faudrait demander à une femme qui a fait les 2. C'est effectivement comparable. Cela naît d'une étincelle de plaisir, ensuite il y a une longue gestation jusqu'à ce que cela atteigne une certaine maturité, avant de laisser la chose sortir du nid ou accoucher. En fait, c'est vrai qu'il y a des points comparables.

Marc : Il y a un garçon qu'on connaît bien dans l'émission et qui est fort connu du monde du blues en général, c'est le boss d'Alligator, Bruce Iglauer, qui a dit de toi, il y a quelques années : « c'est de la très bonne musique, qui démontre une grande compréhension pour la tradition du delta blues et un profond attachement à un son authentique. Ce type joue et chante aussi bien que de nombreux Américains qui pratiquent ce style, et mieux que beaucoup ». Alors on sait que Bruce Iglauer travaille pratiquement exclusivement avec des Américains, avec une ou deux exceptions. Est-ce que tu peux nous décrire ton sentiment à l'époque à la découverte de cet éloge signé Bruce Iglauer ?

N.W : Ben j'en revenais pas, évidemment, j'étais énormément honoré parce que c'est quelqu'un est aussi assez sévère. Il faut aussi dire que sur les projets précédents, il avait été extrêmement sévère sur le *Crawling Kingsnakes* qui était mon précédent disque. Il n'avait pas grand-chose de bon à dire. Donc ça ajoutait autant de valeur à ce compliment qu'il me faisait c'est le salaire aussi... ça fait vraiment du bien.

Marc : Donc, tu avais pris l'habitude de lui envoyer tes productions ?

N.W : Oui oui, comme ça, à titre consultatif, car il n'engage pas de productions non-américaines.

Marc : Est-ce que tu as utilisé d'autres personnes pour te servir de baromètre, pour te donner leur opinion, leur avis... des gens du milieu ?

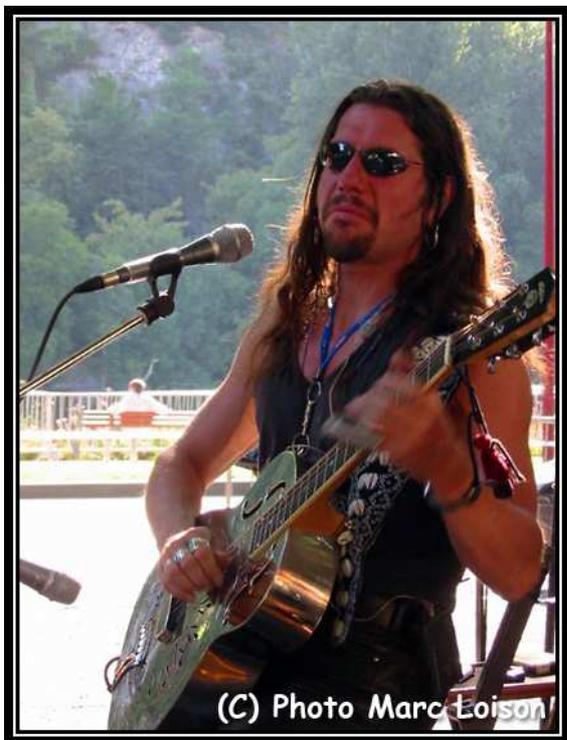
N.W : Oui, et aussi beaucoup de gens qui ne sont pas du milieu. Moi je fais de la musique pour les gens, pour tout le monde. Il n'y a pas que les avis autorisés, il n'y a pas que ceux qui ont des connaissances en la matière. Moi, ça m'intéresse de savoir ce que ma concierge en pense aussi, comment c'est préhensible pour elle.

Marc : C'est tout à fait à ton honneur. Il y a peut-être d'autres artistes qui le pensent, mais assez peu qui le disent. Tu disais que Bruce Iglauer n'avait aucun artiste non-américain dans son catalogue. Est-ce que tu pensais quand même après ces quelques mots, intégrer son écurie ? Est-ce que c'était un souhait pour toi, déjà ?

N.W : Non, non, pas du tout. Je n'ai jamais eu aucune illusion, non, non, j'ai pris ça pour ce que c'était, ça m'a fait très plaisir, mais je ne me permettrais pas d'imaginer des choses comme ça, non, non... ça ne faisait pas partie du fantasme.

Marc : Ce n'est pas impossible... A l'impossible, nul n'est tenu. Impossible n'est pas français, mais est-il suisse ? Je ne le sais pas... rires.

N.W : Parfois, oui...



Marc : Justement, par rapport à la distribution de tes albums et avant de parler du nouveau, comment est-ce que tu t'y prenais pour faire connaître ton art aux futurs fans ?

N.W : Euh, pour être tout à fait honnête, je ne m'y prenais pas du tout.

Marc : Ah oui ? Ca veut dire que tu laissais les gens venir à toi ?

N.W : D'une part oui. Fabriquer un intérêt là où il n'y en a pas, ça aboutit sur un résultat artificiel. Ce n'est pas forcément très intéressant, et d'autre part, j'ai vraiment des qualités de

représentant de commerce qui sont en dessous du zéro absolu, je déteste faire ça...

Marc : Non, non, c'est pas vrai ça... je suis pas d'accord...

NW : ...Ah ben, peut-être que quelque chose m'échappe, mais en tout cas pour le moins, j'ai une horreur consommée de chercher du prosélytisme et de chercher à convaincre ; moi, je fabrique simplement. Je suis juste un p'tit bonhomme qui fabrique de la musique et j'ai bien de la peine à aller au-delà de ce rôle-là, même

si je sais que c'est nécessaire, et qu'il faut se pousser au cul pour aller plus loin que ça. Moi ce qui m'intéresse dans la vie, c'est de fabriquer, c'est pas de vendre.

Marc : Donc ça veut dire que pour vendre des disques, en fait, c'était surtout la scène à la fin des concerts ?

N.W : Non, Dieu merci, j'ai eu des bonnes distributions. De vraies maisons de distributions qui se sont occupées de ça, donc j'avais le plaisir d'être dans les FNAC sans avoir moi à contacter qui que ce soit. Heureusement que c'était comme ça !

Marc : Par rapport à cet album qui sort qui s'appelle « Mud and Grace » dont on parle beaucoup sur Internet et parmi nos petits camarades du Collectif des Radios Blues, pourquoi ce titre « Mud and Grace » ?



N.W : C'est mon plaisir de chercher à fabriquer une troisième chose à partir de deux premières. Vous avez « Mud », la boue, et « Grace », la grâce, qui sont deux choses très claires indépendamment et lorsqu'on les met ensemble, on en obtient une troisième par contraste. C'est un peu le principe si vous prenez le portrait de quelqu'un, son visage, on va avoir quelque chose de plus important, de plus intéressant, de plus fort, de plus dramatique si on a de l'ombre et de la lumière dans ce visage, que s'il est éclairé au flash dans un Photomaton en pleine gueule comme ça, ça va être beaucoup moins vivant et beaucoup moins intéressant que si on se sert du contraste pour dessiner les formes, et « Mud and Grace », c'est une association de choses qui, à mon avis, dessine une forme qui m'intéresse.

Marc : Très bien... C'est une magnifique réponse, je n'imaginai pas tout ça en fait... Par rapport à la conception du site web - parce que il faut bien le dire, cet album a été pressé à très très peu d'exemplaires, juste pour envoyer à quelques médias - mais en fait la totalité des ventes va se réaliser sur le site web, il a été entièrement refondu pour la sortie de cet album, on peut feuilleter l'album entier, les titres, les paroles... Tu insistes là-dessus d'ailleurs, ce n'est pas un gadget, c'est une idée révolutionnaire. C'est peut-être même une première dans l'histoire du disque, ça je ne sais pas, je manque peut-être de références à ce

niveau là. L'album n'existe pas matériellement, mais il est proposé à la vente sur le net, à la vente ou pas d'ailleurs, parce que tu laisses aux gens la liberté de choisir si jamais ils habitent dans une cabane sans électricité ... tu me diras, comment ils peuvent brancher leur ordinateur. Rires.

C'est là que je voulais en venir, tu sais, par rapport à ton défaut de talent dans le marketing. Moi je trouve qu'au contraire, c'est très bien ficelé, parce que tu amènes ça de façon simple, mais en même temps qui se lit tout de suite. On ne prend pas ça comme quelque chose de mercantile tu vois ce que je veux dire. Je trouve ça très bien fait en tout cas.

N.W : J'ai d'ailleurs pas de pudeur vis-à-vis du commerce. Je fais aussi de la musique pour la vendre et je ne vois rien de déshonorant à ça. Mais effectivement là y avait la volonté de faire une expérience, vraiment, c'est une expérience, elle n'a pas valeur d'absolu ou elle n'est pas forcément appelée à se reconduire sous cette forme là. Mais là, il y avait la volonté de chercher quelque chose vis-à-vis de la situation dans laquelle je suis. Je fais de la musique de niche. Je suis un petit indépendant. J'ai pas une notoriété très importante et quelle est la formule qui va me permettre d'amener cette musique et d'ouvrir



cette fenêtre sur mon petit monde pour les gens à qui j'ai envie de l'offrir qui soit plus efficace que simplement d'imaginer remplir des camions avec des cartons de disques pour aller dieu sait où. C'est un peu illusoire dans mon cas. Il y avait une réflexion sur « chercher autre chose » et de mettre le truc. Effectivement, il n'a pas été pressé pour le public, il y a un passage pour les radios et pour la presse parce qu'on ne peut pas leur dire d'aller sur le net pomper tout ça mais au niveau du public, ça se passe vraiment exclusivement sur le net parce que la manière dont ce produit est conçu, ce petit livret complètement magique dont les pages s'animent. Le contenu des pages bouge et ça, c'est quelque chose qu'on ne pouvait pas faire ailleurs que sur le net, et du coup, ça lui donne une légitimité, il a le droit d'être là parce qu'il est pensé de cette manière-là.



Marc : Voilà, pour les gens qui ne sont pas encore allés le voir, chaque page s'anime effectivement. Sur la partie gauche, vous avez un petit lecteur à chaque fois, avec pause, lecture, avance rapide, etc... et puis quelques paroles, quelques mots d'explication sur chaque titre, et puis à droite, chose magique, quand j'ai découvert ça la première fois, je me suis dit mais... c'est génial, quoi... toutes les paroles qui arrivent à s'afficher au fur et à mesure que toi tu les chantes, avec une espèce de mise en scène, mise en lumière, un jeu sur les polices de caractère, sur le sens, sur les clair-obscur, c'est de l'art véritablement, ça va au-delà de ce qu' on a vu jusque-là en tout cas.

N.W : En tout cas, je ne sais pas si j'ai inventé quelque chose et finalement ça n'a pas beaucoup d'importance, mais effectivement je n'ai pas vu de démarche qui soit exactement similaire.

Marc : Ce sera sans doute copié, à vrai dire

N.W : Peut-être oui, ce serait un honneur, je ne le prendrais pas mal mais, je ne sais pas si ce sera copié, en tout cas je vois ça comme de l'artisanat, pas comme de l'art, quand même.

Marc : On va écouter un extrait de cet album

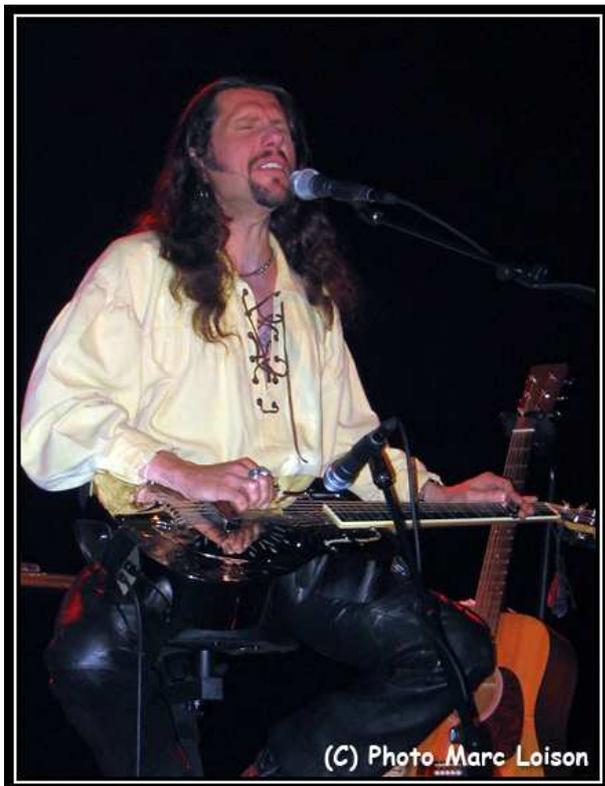
J'ai grand plaisir à faire cette interview en direct live avec NW.

Nous venons d'entendre « Little big point » un morceau où l'emploi des percussions se fait de façon pleine et entière.

Le percussionniste n'est autre que Raphael PEDROLI également batteur, on l'évoquait tout à l'heure parce que ça fait un moment que vous vous suivez. Comment est-ce que ce mix, avec ton répertoire qui s'accommode parfois mieux d'une action en solo, peut s'accommoder de ces orchestrations un petit peu plus turbulentes ?

N.W : La question, vue de l'intérieur, se pose un peu dans l'autre sens. C'est à dire que moi, mon travail principal, et ce qui m'intéresse, c'est mon travail de studio et c'est ce qui se fabrique dans un album. Et après la scène, c'est l'adaptation de ça avec les moyens qui sont disponibles, et effectivement c'est souvent de la tournée en solo - ce qui m'intéresse de moins en moins d'ailleurs - et c'est plutôt la scène qui serait le parent pauvre de mon travail en général que le contraire.

Marc : D'accord, et donc ça nous amène à citer les musiciens qui collaborent à cet album. Je vais les citer tous si tu veux bien. Je viens de parler de Raphaël Peroli, Simon Gerbert à la contrebasse, c'est quand même quelqu'un avec qui tu travailles depuis longtemps, Jean François Lehmann à la clarinette, Tomcat Blake aux chœurs qui lui, a sa propre carrière, et Fabian Schild qui assure le mixage et le mastering. Je l'ai associé aux musiciens parce que les différents protagonistes de l'album ne font qu'un. On imagine une osmose, comme ça en studio, avec ce type d'album. Comment s'est passée cette collaboration avec les différents musiciens, les différents protagonistes de l'album ?



N.W : C'est vraiment ça effectivement, c'est très juste de mettre l'ingénieur du son qui a fait le mastering là-dedans parce qu'effectivement c'est bien un rôle tout aussi important que tous les instrumentistes qui interviennent. Concrètement, ça s'est passé, c'est assez simple, ça a pris 4 ans pour se faire parce que j'ai dû commencer par construire un studio, mais alors vraiment, du bâtiment, tu vois ? J'ai construit un studio, puis après j'ai travaillé dedans, j'ai fait toutes les maquettes et après j'ai enregistré le monde sur les maquettes. Il y a des gens comme Pedrolì qui est venu faire

les batteries, Simon qui est venu faire les contrebasses, y a des gens qui interviennent peut-être un petit peu plus personnellement dans le truc, puis après y a des gens comme Jean-François Lehmann qui fait les clarinettes basses qui est venu juste un petit bout de nuit comme ça, enregistrer ses pistes de clarinettes. C'est un musicien classique qui était vraiment au service de. Il y avait des gens de session et puis y avait des gens avec lesquels il y a un rapport plus personnel. C'était très intéressant de mettre tout ça ensemble. Quant à Tomcat, ça s'est un peu décidé à la dernière. Sur les maquettes, c'était moi qui faisais tous les chœurs et ne ça fonctionnait pas trop mal, sauf sur deux titres sur lesquels on avait besoin de chœurs avec un autre grain et là, je l'ai appelé un peu en vitesse pour lui demander *est-ce que tu peux venir au studio faire des chœurs sur deux trois pistes* et puis bien sûr il est venu. C'est un copain depuis longtemps. Donc, ça s'est passé très différemment selon les individus.

Marc : J'imagine. Il y en a qui sont restés très peu de temps et d'autres qui se sont impliqués à 100% dans le projet. Tu parlais de ta voix en tant que choriste et de ta voix en tant que lead vocal. Elle s'est peut-être un peu durcie, elle a pris un peu de tanin, volontairement ou non. Est-ce que c'est la route ou les influences des autres musiciens ou le temps qui passe simplement ou des substances... je ne sais pas ? ... rires

N.W : Je pense que c'est tout ça. Moi, je suis content d'entendre ce commentaire dans ce sens où s'il y a quelque chose qui ne m'intéresse pas, c'est bien d'avoir un truc figé qui n'évolue pas donc, que les choses évoluent - après, elles évoluent dans le sens où la vie les conduit - mais que la voix se modifie avec le temps, c'est une bonne chose Il y a des choses qui rentrent, il y a des choses qu'on apprend à mieux maîtriser et je pense qu'au contraire, si les choses évoluent comme je voudrais qu'elles évoluent, je m'approche de plus en plus de ma voix à moi et de moins en moins d'une voix de fonction, donc j'espère effectivement que ça évolue et que ça continue d'évoluer.

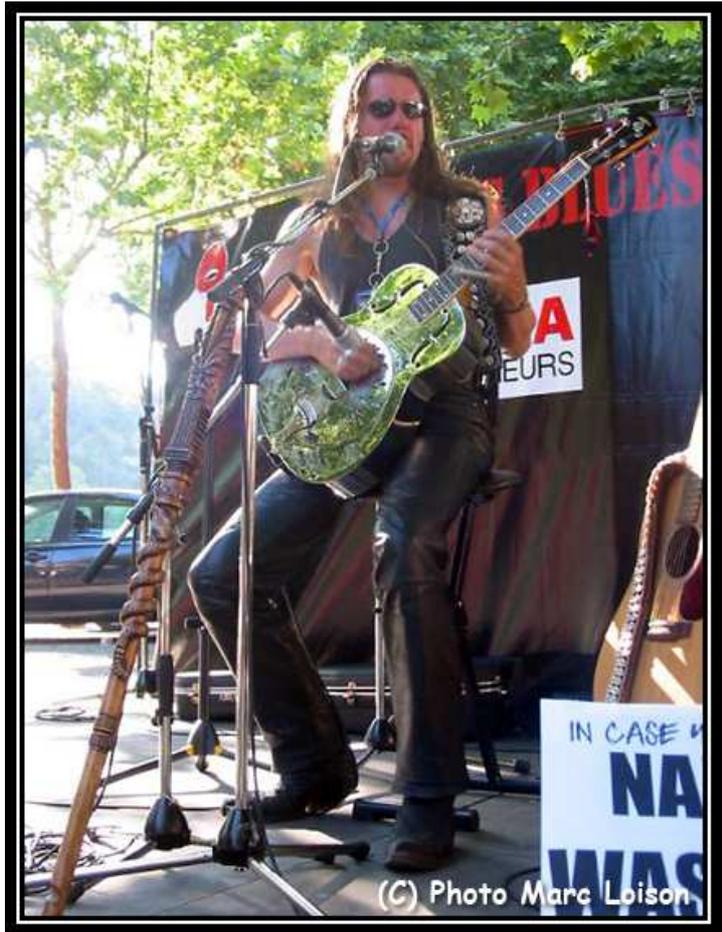
Marc : Quand tu dis « je m'approche de ma voix », tu mets un X ou un E à la fin ? rires

N.W : Les deux, j'espère. Rires

Marc : Alors dans cet album « Mud and grace », tu signes 12 titres et tu reprends. Il y a 13 titres dans cet album. Il y a une reprise de Zachary Richard qui s'appelle « Big river ». Pourquoi cette reprise ? Tout d'abord, pourquoi une seule reprise et puis pourquoi ce titre qui est sorti en 88, il y a déjà fort longtemps dans un album qui s'appelait « Zac's bon ton ». C'était une espèce de

come back à la Nouvelle-Orléans dans la propre discographie de Zachary Richard. Pourquoi ce choix, finalement ?

N.W : J'avais acheté ce disque quand il était sorti parce que j'avais vu quand j'avais 14 balais un truc comme ça, j'avais vu un concert de Zachary Richard qui m'avait vraiment ouvert la porte sur ce monde, sur la musique cajun, sur cette planète qu'est la Nouvelle-Orléans. Ca m'avait complètement fasciné et je m'y suis vraiment beaucoup intéressé à partir de là. J'avais acheté cet album quand il était sorti et c'est une chanson qui m'avait beaucoup ému. Je l'avais trouvée très belle parce qu'elle



parle des inondations du Mississippi en 27, et aussi de manière plus large. Elle parle du sentiment de l'eau qui monte. De ce qui se passe quand tu sens que tu as l'eau aux chevilles, aux genoux, qu'elle monte et que c'est inéluctable. Cette chanson m'avait ému au point qu'elle avait d'ailleurs généré une chanson dans mon premier album qui s'appelait « River of tears », qui est finalement un dérivé de celle-là, mais je ne me suis jamais permis - c'est une chanson que je jouais comme ça au piano un peu pour moi parce que je la trouvais belle - je ne m'étais jamais permis de le faire et tout à coup, à un moment, ça a été son tour. Je pense qu'on doit, vis-à-vis des gens qui vont dépenser quelques sous et passer un moment de leur vie à écouter la musique qu'on leur propose, on leur doit de faire quelque chose de personnel. Mais moi j'ai toujours, par déférence peut-être, ou par respect, mis un titre, dans les trois albums de NW, il y a un titre qui n'est pas à moi et qui, à mon avis, dit quelque chose. Le choix de ce titre là dit quelque chose sur la démarche. J'essaie de les faire avec humilité et avec respect, mais en y mettant ce que je peux de moi-même. Sur ce disque-là, c'est celle-là qui est sortie. C'est celle-là qui s'est imposée, et je crois qu'il faut laisser les choses se faire quand leur moment vient, et là c'était le cas.



Marc : Ca veut dire qu'il y a d'autres titres qui auraient pu remplacer celui-ci, d'autres inspirations à ce moment-là ?

N.W : Oui, il y en avait quelques -uns... qui viendront peut-être dans les albums suivants, ou pas.

Marc : On va garder ça secret, alors ? Par contre, tu offres un titre supplémentaire aux acheteurs de ton album sur le net, c'est bien ça, si j'ai bien tout compris ?

N.W : Absolument, oui.

Marc : Une treizième page qui arrive sur l'album virtuel. Est-ce que tu penses que c'est un argument suffisamment propre à faire délier les cordons de sa bourse à l'internaute de base qui est plutôt habitué à pirater tout ce qui lui passe sous la souris ?

N.W : Non, je ne pense pas que ce soit un argument qui va pousser les gens à décider, parce qu'effectivement, le système est : si les gens paient quelque chose, s'ils font une donation, ce qui est la moindre des choses, à ce moment-là, effectivement, il y a un système qui donne une page supplémentaire que tous les

autres n'ont pas et à mon avis, ce n'est pas une forme d'incitation à faire un don, c'est au contraire, une forme de remerciement pour le don en question.

Marc : Pris comme ça, effectivement... On évoquait tout à l'heure tes autres dons. Tu n'es pas que musicien, tu as une formation de graphiste, tu parles dans d'ailleurs la présentation de l'album de cette formation-là. Est-ce que tu peux nous en dire plus, et puis surtout dans quel domaine précis tu as employé ton art du graphisme. Est-ce que c'était pour la publicité ? Pour de l'art pictural ? Dans quel domaine est-ce que tu exerçais ?

N.W : Je n'ai jamais eu le sentiment, vu d'où je me trouve, d'avoir fait le moindre truc artistique. L'art, ça ne me concerne pas. Moi, je suis plutôt un artisan qui fabrique des petites choses et puis, j'ai effectivement, on en parlait avant, toujours eu depuis que j'étais tout minot, le fantasme d'être musicien, mais on m'a quand même expliqué que j'allais être musicien si ça m'amusement mais que ce ne serait pas une mauvaise chose d'apprendre un métier quand même... rires

Marc : rires... « Vous êtes musicien, mais sinon, qu'est-ce que vous faites dans la vie ? »... rires

N.W : Oui, c'est vraiment ça. « Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? » « Je suis musicien ». « Oui, mais comme travail ? » rires

J'ai fait des études de graphiste, mais en toute bonne foi, ce n'était pas parce qu'on m'y obligeait, mais parce que ça me plaisait. Je n'ai jamais pensé, même si j'en nourrissais le fantasme, que je serais musicien. Je ne me suis jamais permis de me projeter en imaginant que ça allait marcher. Je me suis dit « bon ben, voilà, un truc qui m'intéresse » et puis j'ai appris ça. Et puis je n'ai pas vraiment exercé ce job parce que j'ai assez vite fait de la musique, mais à la pige, comme ça, régulièrement, je fais des jobs, plutôt, pour nouer les deux bouts, parce que je n'ai pas non plus envie d'être coincé dans la musique pour un problème de revenus. Et puis on n'a pas d'ASSEDIC là où je me trouve, donc ça ne m'intéresse pas d'être obligé d'aller faire des concerts qui m'emmerdent, juste parce que j'ai mon loyer à payer, donc je fais des jobs justement dans le graphisme, mais là c'est dans la publicité, je bosse beaucoup pour la télévision, pour la publicité à la télévision. Je fais beaucoup d'effets spéciaux, des choses comme ça ... quand il y a besoin de rentrer un peu d'argent.

Marc : C'est quelque chose qu'on sait moins, finalement. C'est un autre compartiment de ton existence.

N.W : Oui, c'est ça, et puis c'est surtout un compartiment que j'ai gardé extrêmement étanche. J'ai toujours « compartimentalisé » mes activités avec une immense priorité. Je passe 8 heures par jour à fabriquer de la musique. De toute façon, c'est ça, mon job. Mais, Dieu merci, j'ai une vie qui est suffisamment remplie et suffisamment riche pour toucher à d'autres choses qui me nourrissent. Je suis heureux que ce soit comme ça. J'ai toujours gardé des cloisons très étanches entre tout et ça tout à coup, là, pour une fois, je ne sais pas si c'est une forme d'avancée dans la vie, de maturité ou quelque chose comme ça, mais je me suis dit « tiens, si on abattait une fois les barrières pour voir ce qu'on arrive à faire quand on se sert des deux au service d'un même but » ?

Marc : Et justement, alors, par rapport au visuel qui enveloppe tes disques, est-ce que tu imagines un jour de le confier à un tiers, ou est-ce que c'est une partie si importante et si personnelle de ton travail que tu ne la confierais à personne d'autre ?



N.W : Je crois que c'est une occasion dont il faut se servir si on peut le faire pour communiquer plus précisément cette notion d'univers, d'un truc personnel, moi je suis très content de le faire. Ça ne me semble pas impossible de la confier à quelqu'un d'autre, mais c'est quelque chose que j'ai beaucoup de plaisir à faire, que je suis très content de faire, et qui à mon avis, va dans le sens de définir quelque chose qui est une certaine personnalité - sans employer de formule, de gimmick - mais simplement en laissant parler les mains, un peu...

Marc : Ce sont les mêmes sentiments que tu véhicules par ta musique et par l'art graphique ?

N.W : J'espère oui, j'espère que c'est bien la même chose.

Marc : Ça fait partie de la même personne en tout cas. Ça émane de toi, mais tu vois ça dans la même optique finalement ?

N.W : C'est-à-dire que c'est le même travail. Prenons le blues en tant que phénomène culturel, il s'exprime effectivement dans la musique, mais il s'exprime aussi à travers plein d'autres vecteurs et la manière dont les maisons sont construites, il y a aussi toute une peinture qui est cohérente avec ce monde-là, la forme par laquelle une culture s'exprime, elle n'est jamais unique, et puis elle n'a pas de raison d'avoir un monopole. Si on peut utiliser différents outils pour communiquer une même chose, on avance.

Marc : Tout le monde n'y est pas amené, tout le monde n'est pas apte à le faire. Quand on peut, allons-y, effectivement.

N.W : Ca s'apprend, il n'y a rien qui tombe du ciel. Ce sont les moyens qu'il faut se donner.

Marc : Il y a une part de don qu'il ne faut pas négliger.

N.W Je ne crois pas, moi. Je crois que c'est du travail, de la sueur. Je ne crois pas du tout au don.

Marc : A propos des étiquettes, il y a une citation de toi que j'ai retrouvée dans ta com que j'aime bien. Tu écris « les étiquettes, c'est un poison pour la curiosité » et tu ajoutes quelque chose d'un petit peu outrancier, « Si je tombais sur un type qui a mon parcours et qui se bombarde bluesman, j'aurais même pas envie de l'écouter ». En fait, tu ne te qualifies pas de bluesman, c'est entendu, mais les gens aiment appeler un chat un chat alors, quelle description colle le mieux à ta personnalité musicale ? On a déjà beaucoup appris avec cette interview mais, en deux mots, c'est pas possible, si j'ai bien suivi ?...

N.W : J'espère que ce n'est pas possible de le résumer, ou en tout cas ça me paraît très dangereux de le résumer à peu de choses, mais s'il faut ne pas éviter la question, ne pas noyer le poisson, moi, je suis un fabricant, un artisan, un type à l'établi qui fabrique des trucs et qui les propose.

Marc : Et tu te dis aussi plus fortement influencé par des écrivains que par des musiciens, tu te dis plus intéressé par l'évolution, le passage, plutôt la métamorphose des cultures, qu'elles soient musicales, pourquoi pas religieuses ou culturelles, que par la technique. On met ça en balance avec la technique de l'autre côté. Pourtant ta musique s'appuie entre autres sur une technique guitaristique que je qualifierais d'irréprochable. Je vais prendre un raccourci sans doute osé... Est-ce à dire que la connaissance peut transcender le mouvement des doigts sur un manche de guitare ?



N.W : Ah oui, ça doit venir d'ailleurs. La technique, c'est quelque chose d'extrêmement important. Il faut passer beaucoup beaucoup d'heures à l'assimiler, mais ce n'est jamais qu'un outil et cet outil, s'il est au service de rien, ça s'appelle de la gymnastique. Ça s'appelle du sport et moi, ça ne m'intéresse pas d'être un sportif de la phalange. Moi je veux mettre ça au service de quelque chose. C'est la question du sens. Il peut y avoir 120 notes à la seconde, qui sont extrêmement chargées, 120 notes à la seconde qui sont extrêmement vides et une seule note qui est extrêmement chargée ou extrêmement vide et ce qui est intéressant, c'est « qu'est-ce que

ça va raconter », c'est « de quoi on parle » et ce que l'on transporte. Ce qui m'intéresse, c'est la question du transport. Le moyen de transport, c'est anecdotique. Les doigts et la technique, c'est quelque chose qui est une forme de prestation de service.

Marc : Oui, là, tu rejoins tout à fait une phrase célèbre de B.B. KING qui confie toujours à ceux qui lui demandent des conseils « Ne jouez aucune note qui ne soit pas indispensable ».

N.W : Oui, c'est tout à fait ça. C'est Marc Ribot, aussi, qui dit qu'il refuse de donner des leçons de guitare parce que tout ce que les gens veulent savoir c'est « quelle note faut-il jouer ? » la réponse est « Ben, je ne sais pas, il y en a 12, fais en une des douze ». C'est égal, la question n'est simplement pas celle-là. La technique n'est pas à mépriser, c'est quelque chose qui m'a demandé beaucoup de travail, mais ce n'est pas la question.

Marc : N.W, j'ai encore quelques questions à te poser, sur l'avenir. Parce qu'on n'envisage pas l'avenir sans un bon rétroviseur tout de même, alors est-ce que tu as des disques de chevet ? Et surtout, est-ce qu'ils sont les mêmes qu'il y a 10 ans, par exemple ?

N.W : Ah oui, les trucs fondamentaux qui me touchent, les trucs qui m'ont touché, y a pas tellement de raisons que ça ne me touche plus. Si on prend le terme de disque de chevet pour répondre à la question, j'ai quelques disques de chevet effectivement, et ceux là ne bougent pas. Je les écoute d'ailleurs pas si souvent que ça, mais ils sont bien là. Ils me nourrissent encore.

Marc : Quelques autres considérations un peu plus prosaïques. J'ai appris que « Mud and Grace », cet album que tu sors actuellement, allait connaître en 2010 une distribution chez Dixiefrog via Harmonia Mundi. Philippe Langlois a parait-il complètement craqué pour ton parcours et ton album. J'imagine que ça a dû faire monter en toi un certain nombre de sentiments divers. Lesquels ?

N.W : C'était avant tout très très intéressant parce que j'ai toujours cru à cette manière-là de faire. Effectivement, Dixiefrog, ce sera dans le courant de l'année, mais il va publier le disque physiquement, ce qui n'était pas du tout mon intention au départ et puis, ce qui est très très beau là-dedans, et qui me touche énormément, c'est que c'est une démarche de LEUR part. Moi, je n'ai rien envoyé ni à Dixiefrog ni à personne dans cette intention-là, c'est eux qui sont tombés sur le truc et qui sont venus à moi pour poser la question : « J'aimerais bien publier ce truc, qu'est-ce qu'on peut faire ? » et je pense qu'il y a une justesse à ça qui me touche beaucoup parce que c'est 20 ans d'efforts, de bons efforts - c'est très agréable à faire, hein ? Mais c'est quand même des efforts - mais 20 ans de travail acharné, pour arriver à ce qu'un jour, ce ne soit pas toi qui doive aller à la montagne, mais la montagne qui vienne à toi. Comme ça devrait se passer. Et dans une industrie du disque qui est en plein remaniement et qui souffre beaucoup, je trouve que c'est très rassurant que des choses comme ça puissent encore se passer et qu'une maison de disque puisse te dire « ben ça j'ai trouvé que c'était intéressant et j'aimerais en faire quelque chose ».

Marc : Oui, de toute façon, Dixiefrog, ce n'est pas une maison de disques comme les autres. Je crois que la personnalité de Philippe Langlois, sa personnalité de passionné non calculateur y est forcément pour plus de 99% en tout cas. Si on devait sélectionner un album de N.W, duquel aimerais-tu que les gens se souviennent le plus... on va dire pour la postérité ?

N.W : Je ne sais pas quelle pourrait être ma place dans la postérité. Ça ne m'appartient pas et quand on fait des albums, on les fait pour les laisser partir, les laisser s'en aller vivre leur vie. Je pense que le plus important, c'est que si les gens se rappellent d'un album, c'est parce qu'il les a touchés. C'est à eux que ça appartient. Je crois qu'à moi, ce n'est pas très important. Je n'ai jamais réécouté

mes albums précédents. Ils appartiennent aux gens, et c'est à eux d'en faire ce qu'ils ont envie. Qu'ils choisissent eux-mêmes.

Marc : Qu'est-ce que tu souhaites laisser comme empreinte de ton passage sur cette planète, finalement ?

N.W : Ca, c'est une large question. Moi, j'ai fabriqué des trucs et j'ai essayé de les donner aux gens. Là on est dans le fantasme. Si on pouvait rêver sans limites et sans y mettre de réalisme, ce que j'aimerais si je pouvais définir ça, ce serait que les gens qui m'ont consacré un peu de leur attention et un peu de leur temps ne se soient pas emmerdés. Voilà, s'il pouvait rester ça, ce serait merveilleux.



Marc : D'accord, sages paroles. Pour terminer, plus prosaïquement, quels sont tes projets immédiats ? La scène ? Il y a quelques dates j'imagine de prévues déjà pour ce début 2010 ? Le printemps ? L'été ? Des festivals ?...

N.W : Ben pas vraiment avec Washington parce que, encore une fois, je suis de moins en moins acharné à amener ma musique sur scène. A mesure que j'avance dans ce travail et que je maîtrise un peu mieux le sujet, j'arrive à des choses qui ressemblent de plus en plus à ce que je porte en moi et qui deviennent par conséquent de plus en plus intimes. Ca me donne

quelques difficultés à aller les mettre devant les gens je pense. Ca devient très très intime et très très impudique et je suis beaucoup moins acharné qu'avant à l'idée d'aller passer mes week-ends et ma vie sur l'autoroute. Je l'ai vraiment beaucoup fait et ça va. Je n'en ai pas besoin en terme d'égo pour me sentir important ou quoi que ce soit. J'ai adopté une position assez réaliste par rapport à ce que je fais. Je ne suis pas très énervé pour ce qui est de la scène vis-à-vis du boulot de Washington. Je suis par contre toujours aussi enthousiaste à l'idée d'aller sur scène avec les Blind Boys qui est un bon band de scène qui est fait pour ça et qui ne nécessite pas qu'on en fasse une version un peu simplifiée, un peu édulcorée. Moi, mon travail de disque, je ne vois pas très bien comment je

pourrais l'amener efficacement sur scène sans que ce soit une histoire de gros moyens.

Marc : La scène qui est finalement toujours un endroit privilégié du partage en direct avec le public et donc, avec ton groupe davantage qu'avec ta formation en solo. On va retenir ça, alors ?...

N.W : Oui, c'est ça. Il faut aussi se rendre compte qu'il n'y a pas une énorme demande de la part du public pour des concerts du genre de musique que je fais. S'il y avait une demande importante, j'y répondrais bien sur. Il n'y a pas une volonté de se distancer du public. Je fais de la musique pour les gens mais réalistement, moi je n'aime pas me mettre dans la position du solliciteur et ça ne m'intéresse pas de forcer des tournées là où il n'est pas nécessaire d'en faire.

Marc : D'accord. Eh bien Napoléon Washington, grand merci pour cette longue interview où tu as pu te livrer, je pense. Ca m'a fait vraiment très chaud au cœur en tout cas de faire découvrir ça aux auditeurs, et on va poursuivre avec un troisième extrait de cet album. Je souhaite longue vie à l'album dans sa version WEB et puis plus tard, je ne sais pas, mai, juin, en distribution « physique ».

N.W : Merci beaucoup.

Marc : Merci encore et à très bientôt ! Au revoir.

N.W : Au revoir.

Propos tenus au téléphone durant Sweet Home Chicago n°789 le 23 janvier 2010, retranscrits par Marie Harlein et Eric Van Royen. L'écoute de l'émission intégrale est disponible sur le Podcast : <http://podcast.radio666.com/shc>

Votre publicité ici, contactez nous.

Bluesalive76@gmail.com

www.myspace.com/bluesalive76

BLUES ALIVE 76 n'est pas responsable des textes et photos qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

Ont collaboré à ce numéro :

Eric Van Royen : www.myspace.com/kartorka

Marie Harlein : www.myspace.com/mamasmojohand

Marc Loison : www.myspace.com/marcloison



Merci à :

Napoléon Washington : <http://www.napoleonwashington.com/>

Si vous souhaitez soutenir **BLUES ALIVE 76**, envoyer vos dons à :

BLUES ALIVE 76

14 rue Bayard

76620 Le Havre

www.myspace.com/bluesalive76